

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 3 (1908)

Heft: 125

Artikel: Les cheveux de Pancrazie

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257634>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

faire, se rendit à Faverney au bruit du prodige dont l'évidence indiscutable le terrasse et le convertit.

Des enquêtes épiscopales diligemment conduites à Faverney, à Provenchères, à Vesoul, groupèrent les dispositions écrites de 59 témoins, imposant faisceau de preuves qui satisfirent Amédée Thierry, préfet de Vesoul sous la monarchie de Juillet et frère du grand écrivain : S'il est, dit-il, un fait historique matériellement prouvé, c'est incontestablement celui-là. Le 10 juillet 1608, Mgr de Rye adressait à ses fidèles un mandement où il proclamait authentique le miracle de Faverney. Le 2 avril 1614, dom Guillaume Simonin, abbé des Bénédictins de Besançon, archevêque de Corinthe, suffragant de Mgr de Rye, adressait au pape Paul V, après une visite canonique à Faverney, un rapport d'attai sur l'événement de 1608, et sur la sentence doctrinale rendue par l'Ordinaire. De la part de Rome aucune protestation ne s'éleva. C'était déjà une approbation indirecte.

Mais deux siècles et demi plus tard, l'autorité pontificale eut l'occasion de se prononcer plus explicitement. En 1862 en effet, S. Em. le cardinal Mathieu présentait à l'approbation du Souverain-Pontife le Propre des offices particuliers au diocèse de Besançon. Le miracle de Faverney, objet d'une fête spéciale, fut alors discuté. Quand la Congrégation des Rites, dont la sévérité est connue, eut examiné tous les titres, compulsa tous les dossiers, pesé tous les témoignages, non seulement elle ne rejeta pas le miracle, mais elle le reconnut à l'unanimité, en approuvant l'Office et en élevant la fête à un degré supérieur, statuant qu'à l'avenir elle serait célébrée dans le diocèse de Besançon, sous le rite de 2^e classe. Le miracle de 1608 avait désormais droit de cité dans l'Eglise de Dieu.

Par l'abondance des témoignages et le sérieux des procédures, on peut juger du soin qu'apporte l'Eglise à la discussion des miracles. Aussi quelle force probante n'ont-ils pas, une fois sortis vainqueurs de ces enquêtes minutieuses. Car le miracle n'a point pour but de jeter dans les âmes l'admiration, encore moins la stupeur. Il démontre l'intervention d'une puissance surnaturelle devant laquelle il faut se courber ; il contresigne un dogme que notre intelligence doit accepter, encore qu'il la dépasse.

Quand les Dolois eurent obtenu, en décembre 1608, de l'archiduc Albert, gouverneur de Franche-Comté, la permission de transporter chez eux, la seconde Hostie miraculeuse, ils vinrent la chercher avec une solennité que les auteurs du temps se sont

En descendant du train qui l'avait amené à Paris, son pécule amassé, se montait à plusieurs centaines de francs, dans sa ceinture de cuir, et son mince bagage à la main, Jacques se trouva sur le trottoir, bien embarrassé. Qu'allait-il faire ? Se présenter chez sa belle-sœur ? Avait-elle anciennement reçu sa lettre ? Lui avait-elle pardonné ? Il éprouvait, à la pensée de revoir celle qu'il avait tant aimée, qui, en repoussant son amour, avait causé leur malheur à tous deux, un trouble extrême.

Comme il restait là, hésitant, des cris de terreur retentirent.

Un cheval emporté, attelé à un fiacre, arrivait à fond de train. Jacques n'hésita pas, il s'élança à la tête du cheval, le saisit, se laissa traîner par lui et l'arrêta juste au moment où il allait se précipiter sur un

complu à relater. A Dôle 20,000 personnes reçurent le cortège, qui se déroulait sur une longueur de trois kilomètres.

La procession qui clôturerait le Congrès sera également des plus imposantes ; on s'attend à une multitude énorme.

LES CHEVEUX DE PANCRAZIE

(Suite et fin)

Pancrazie me raconta tout alors et Angelo la regardait, ses yeux devenant plus graves à chaque mot qu'elle prononçait...

Ils allaient se marier et j'étais le premier à l'apprendre. Angelo devait partir le lendemain matin pour Messine. Il s'était engagé comme matelot sur un bateau chargé d'oranges à destination des îles Lipari et devait être absent deux mois. Pendant ces deux mois on garderait le secret de leurs fiançailles... C'était le désir de Pancrazie. Elle ne voulait pas affronter les propos du village jusqu'à ce que Angelo pût rester à ses côtés... Pancrazie était toujours plus réservée et plus mystérieuse que les autres filles. Cette modestie faisait partie de sa pureté... Je les bénis tous deux et, lorsque j'eus acheté d'arroser mes fleurs, je pria pour eux et pour leurs enfants.

Angelo partit dans la matinée, et Pancrazie se comporta bravement. Aupour d'elle les villageois riaient et parlaient de l'infidélité des mariés ; mais Pancrazie se souvrait à elle-même... Je souris aussi... Vous comprenez, je savais ce qui avait été décidé... Tout de même, si j'avais prévu l'avenir, je ne sais si !...

Le temps passa, et une après-midi, un mois après le départ d'Angelo. Pancrazie accourut dans mon jardin comme une folle, tenant à la main un bout de papier. Angelo était tombé gravement malade avec la fièvre à Lipari, et son bateau avait dû repartir sans lui. Je ne reconnus pas Pancrazie. Il y avait en elle une passion dont je m'étais jamais douté, bien que je connaisse les feux qui dorment en nous, Siciliens, qui sommes tous plus ou moins les nourrissons de l'Etna.

— Que vais je faire ? Que vais-je faire ? s'écriait-elle.

— Priez, dis-je. Priez, mon enfant, la Madone della Rocca.

Lorsqu'elle me quitta, la nuit tombait. Tard dans la soirée, lorsque je me promenai jusqu'au mur qui surplombe le précipice pour contempler l'Etna et les étoiles, je vis une forme agenouillée devant l'autel

gamin d'une douzaine d'années qui, ses livres sous le bras, se rendait à l'école.

— Merci, M'sieu, dit le petit garçon, tandis qu'on entourait Jacques qui cherchait en vain à se dérober, sans vous, j'étais mort, et ma pauvre sœur Henriette aurait été toute seule pour soigner notre mère.

— Il faut venir avec le cocher de fiacre faire votre déclaration au commissaire, dit un agent.

— Et mon paquet contenant mon linge et mes effets de rechange que j'ai laissé sur le trottoir, près de la gare.

— Nous allons le chercher !

Ils s'y rendirent, mais le paquet n'était plus là.

— C'est abominable ! disaient la foule et le gamin qui les avaient suivis, on l'a volé pendant qu'il exposait sa vie pour arrêter le cheval.

qui est à l'entrée du village, et j'entendis un bruit de sanglots. J'allai vers Pancrazie et murmurai :

— Ne pleurez pas ainsi lorsque vous priez, Pancrazie. La Madone croira que vous doutez d'elle !

Les sanglots s'arrêtèrent aussitôt.

Deux semaines se passèrent ; puis vinrent des nouvelles disant qu'Angelo était plus malade et qu'il se mourait là bas dans les îles. Ce jour-là, Pancrazie vint me trouver de nouveau. Elle était calme, très calme, et sa figure avait la blancheur du lait.

— Padre, dit-elle en entrant. Fermez la porte.

Je la fermerai.

— Padre, fit-elle alors, je vais donner quelque chose à la Madone della Rocca et personne ne doit le savoir que vous... Vous le promettez de n'en rien dire ?

Je promis comme elle le désirait.

— Venez avec moi à l'église, padre.

Je l'accompagnai. Elle tenait dans ses mains du ruban rouge et des ciseaux qui pendaient à sa taille.

Lorsque nous fûmes dans l'église elle referma la porte et dit :

— Ouvrez l'armoire de la sacristie, s'il vous plaît, padre.

Nous allâmes à la sacristie et j'ouvris cette armoire.

— Qu'alliez-vous donner à la Madone, mon enfant ? demandai-je.

Elle ne répondit pas, mais pris les ciseaux et, avant que je pusse l'en empêcher, elle s'était coupé tous ses beaux cheveux !...

Je ne l'aurais pas empêchée, non... Mais elle n'avait pas d'autre beauté, si ce n'est l'expression de bonté de son visage... Et il me semblait que la Madonne aurait voulu qu'elle gardât sa chevelure...

Mais Pancrazie avait raison. Nous ne devrions rien garder... Elle attacha les rubans que vous les voyez, pendit les cheveux à la main de la Madone, s'agenouilla et dit à la Sainte Vierge qu'elle lui fait cette offrande dans l'espérance que l'amour qu'elle avait pour Angelo était approuvé au ciel et que la vie de son fiancé serait épargnée... Et ce fut tout... Elle mit ensuite un châle de laine sur sa tête et nous sortîmes.

Il y eut une grande rumeur dans le village lorsque les gens virent la tête de Pancrazie ; ils rirent et firent des questions... Les enfants se la montraient au doigt en criant... Et les jeunes gens !... J'ai battu les jeunes gens, signor, et n'en ai jamais demandé pardon !... Mais Pancrazie ne dit pas un mot...

L'offrande de la jeune fille fut accueillie

Jacques voulait s'éloigner, mais sa déclaration au commissaire était plus que jamais nécessaire. Il dut s'y rendre. Le petit garçon, oubliant l'école, suivit son sauveur.

— Votre nom ? dit le commissaire.

Jacques hésita.

— Jacques Verdier ! prononça-t-il enfin.

— Mon oncle ! s'écria l'enfant qui s'était glissé dans le commissariat, mon oncle Jacques pour qui maman nous dit toujours de prier ! Oh ! qu'elle va être contente !

Et il se précipita dans les bras du pauvre homme tout ému.

— Jacques Verdier ! répéta le commissaire. Seriez-vous le frère du malheureux sergent de ville qui, il y a cinq ans...,

Voici mes papiers.

(A suivre.)

avec faveur par la Madone !... Sa prière fut exaucée... Angelo se remit et revint.

Le vieux prêtre s'arrêta. Sa figure se contractait et l'expression mystique que j'avais vue dans ses yeux fit place à une expression très différente.

Après un silence il continua :

— Personne ne sut alors ce que nous sommes tous plus tard. Angelo avait été soigné par une femme des îles Lipari et il aimait déjà cette étrangère à qui il attribuait sa guérison. En cela il se trompait, car sa guérison était un miracle de la Madone...

Angelo était revenu pour tenir sa parole. Je le sais... Mais lorsqu'il vit la pauvre tête sans cheveux de Pancrazie, il pensa de nouveau à la femme des îles, et...

Le vieillard s'interrompit et toussa.

— Signor, reprit-il d'une voix forte, quand Pancrazie comprit à ce regard que l'amour d'Angelo s'était détourné d'elle, elle refusa de dire pourquoi elle avait coupé ses cheveux. Et moi... j'avais promis. Angelo n'était qu'un enfant... sa passion était éveillée... et, que Dieu le bénisse, et la Madone lui pardonne, là où il aurait dû voir le cœur il ne vit que...

Le prêtre s'arrêta de nouveau, puis il reprit :

— Angelo retourna aux îles Lipari, signor, et y épousa la femme qui l'avait soigné durant sa maladie.

— Et Pancrazie ? fis-je. Ne cessa-t-elle pas... pardonnez-moi si je vous blesse... ne cessa-t-elle pas de prier la Madone ?

— Cesser de prier ! s'écria le vieillard d'une voix étonnée, tandis que son regard prenait de nouveau une expression mystique.

Il tira sa montre puis murmura doucement :

— Venez, signor.

Nous sortîmes de l'église et allâmes vers le mur qui surplombe le précipice. De là, on apercevait une ancienne arcade sous laquelle passait la route par laquelle j'étais venu. Un peu plus loin, au pied de rochers monstrueux, se trouvait une statue de la Madone avec l'Enfant-Jésus. Le vieux prêtre me la désigna du doigt et je vis une femme brune, pas jolie, agenouillée sur la marche. Un foulard recouvrait sa tête et retombait sur ses épaules. Ses mains étaient jointes et ses lèvres remuaient. Mais elle était si absorbée par sa prière qu'elle ne nous vit pas.

— C'est Pancrazie, me souffla le prêtre. Elle ne s'est pas mariée. Tous les jours à cette heure elle vient prier ici... Savez-vous pourquoi ?

— Pour demander...

— Elle ne demande rien ! Elle remercie la Madone !

— Remercier la Madone ?...

— Pour avoir exaucé sa prière.

— Mais...

— Signor, lorsque Pancrazie fit don de ses cheveux elle ne pensa pas à elle-même. Elle demanda seulement que son amour fût approuvé au ciel et que la vie d'Angelo fût épargnée. Sa demande a été exaucée. Angelo vit... Et chaque jour, à cette heure-ci, Pancrazie vient ici pour remercier Dieu et glorifier la très sainte Madone della Rocca.

Je ne répondis rien, mais, tout en contemplant la femme reconnaissante, je pensais :

— Combien grande est l'humanité lorsqu'elle est soutenue par la foi !

Robert HICHENS.

(Adapté de l'anglais par Marc Logé.)

Les petites vertus

Voilà une parole, écrit une femme de vertu et d'esprit, que, je le crains bien, aucune d'entre nous ne s'est jamais appliquée. Porter les fardeaux des autres, subir leurs caprices, leurs défauts, gémir sur leurs torts, nous impatiencer des saillies de leur mauvais caractère, de leur manque de délicatesse, de leurs impertinences, que sais-je encore ?... A la bonne heure, nous comprenons cela. Nous avons des occasions trop fréquentes de nous en apercevoir. Oui ! on peut nous demander de porter les fardeaux des autres. Ce n'est pas une chimère. Mais nous faire croire que nous donnons nous-mêmes à souffrir ? Allons donc. Nous sommes la patience même, la délicatesse incarnée, nous sentons, nous souffrons et nous nous taisons. Cela est possible, mais il n'en est pas moins vrai que malgré nos bonnes intentions et nos illusions, nous donnons aussi beaucoup à souffrir. Ce n'est pas méchanceté de notre part, c'est erreur, manque de clairvoyance ; nous voyons une paille dans l'œil d'autrui et nous ne voyons pas une poutre dans notre œil ; « lynx » pour pour les autres, nous sommes « taupes », nous.

Le fabricateur souverain

Nous créâmes bâsiers tous de même manière, Tant ceux du temps passé que ceux du temps [d'aujourd'hui]

Il fit pour nos défauts la poche de derrière Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Tous les moralistes sont d'accord sur ce point. Il serait bien étonnant qu'ils eussent tort contre nous ou que notre cas fût une exception, leurs maximes ne s'appliquant qu'au voisin et pas à nous-mêmes.

Mais puisque nous ne nous connaissons pas, il nous est difficile de nous corriger. Aussi n'est-ce pas ce que je veux proposer aujourd'hui, chères lectrices, nous sommes parfaites, c'est entendu.

Eh bien ! livrons-nous à la pratique des vertus.

Il y en a de grandes, il y en a de petites. Sont-ces les grandes que je vous proposerai ? Non, celles-là, j'en suis sûre, vous les pratiquerez quand l'occasion s'en présentera, et si elle se présente jamais. Vous tenir jusqu'à épuisement au chevet d'un époux, d'un enfant malade, vous sacrifier pour eux, accepter d'avance toutes les suites, et pour le reste de votre vie, de cet acte que les hommes jugent surhumain et qui, à nous, nous paraît naturel, il n'est pas une femme qui ne soit prête à le faire. Combler de ses faveurs un pauvre orphelin que tout le monde délaissé, ouvrir son cœur et sa main à toute douleur, c'est notre affaire. Donner sa vie pour une noble passion, une grande idée, nous pouvons y prétendre. Ce sont là de grandes, d'héroïques vertus, mais ce ne sont pas les plus difficiles.

Les difficiles, ce sont ces petites vertus obscures de tous les jours, de chaque instant, qui demandent une abnégation constante, l'immolation journalière de nos goûts, de nos préférences, de nos aspirations même légitimes, mais pour le moment impraticables, une recherche prévenante de tout ce qui peut plaire aux autres, avec l'oubli de leurs fautes, de leurs torts passés, le support inlassable de leurs plaintes toujours renaissantes, le partage sincère de toutes leurs joies, de tous leurs bonheurs, l'urbanité accueillante, la cordialité toujours en éveil, la sincérité sans aucun fard, la modé-

ration dans tous les jugements, la charité qui excuse et pardonne.

Les petites vertus, dit une sage éducatrice de l'enfance, veulent que nous cachions une antipathie, un dégoût, une colère, une révolte intérieure ; elles exigent que nous dissimulations comme si nous n'avions rien vu ou rien entendu les manques d'attention et d'égards ; que nous montrions un visage calme lorsque la tempête gronde dans notre âme, que nos paroles soient mesurées et froides lorsque notre cœur est en feu ; que nous gardions le silence lorsque nous sommes le plus enclins à crier et à disputer. Et si nous voulons leur obéir jusqu'au bout, il faut que nous soyons simples et naturelles et ne laissions pas même soupçonner ce qui se passe en nous. Elles nous commandent encore d'avoir des égards pour quelqu'un qui est négligé dans une société, d'éviter le mot irréfléchi qui pourrait blesser, d'obliger même des ingrats, de savoir régler son temps et d'être exactes en toutes choses.

Ce tableau des petites vertus ne montre-t-il pas avec évidence que ce ne sont point là de petites vertus, mais l'épanouissement journalier d'une très grande vertu, de la charité, qui est le fondement de la société civile et domestique ?

Mais comment arriver à pratiquer les petites vertus ? Mon Dieu, comme un négociant arrive à s'enrichir : par une application constante et une comptabilité bien tenue. Ne vivons pas au jour le jour sans retour sur nous-mêmes, ignorantes de ce qui se passe en nous. Notons nos profits, notons aussi nos pertes et, de temps en temps, faisons la balance. De la sorte, nous ne passerons pas notre vie dans une illusion perpétuelle. Nous aurons un idéal dont nous nous rapprocherons sans cesse, dussions-nous ne jamais l'atteindre.

Nos petites vertus rayonneront autour de nous ; comme elles feront des heureux, elles feront aussi des vertueux, et ce sera notre meilleure récompense.

Régime vert et météorisation

Dans quelques jours les fourrages verts seront bons à consommer et les cultivateurs feront sortir leurs animaux de l'étable et de l'écurie pour les mettre au pâturage, le plus souvent sans les avoir préparés à ce changement de régime, ce qui constitue une faute grave dont les conséquences peuvent être désastreuses.

Les animaux ne peuvent être soumis que progressivement au régime vert, dit le *Sillon Romand*, sans quoi ils sont exposés à contracter des troubles stomacaux et intestinaux dont l'issue est souvent mortelle, et qui, dans tous les cas, compromettent leur santé durant un assez long temps.

Il importe donc de mélanger journallement un peu de fourrage vert : trèfle ou seigle, au fourrage sec. On coupera une petite quantité de seigle ou de trèfle qu'on laissera sécher quelques heures et qu'on donnera avec quatre fois son volume de fourrage sec ; puis avec trois fois seulement, ensuite à parties égales, en ayant soin de diminuer la ration d'eau à mesure qu'on augmentera la ration de vert.

Le fourrage sera ainsi donné durant une huitaine et toujours *fris*, sans être humide. On ne coupera chaque soir que la ration nécessaire pour le lendemain matin, car le